

Recherches sociographiques



Gilles GALLICHAN, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES
(dirs), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*

Robert Leroux

Volume 40, Number 3, 1999

Action collective et enjeux institutionnels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057307ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057307ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leroux, R. (1999). Review of [Gilles GALLICHAN, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*]. *Recherches sociographiques*, 40(3), 579–581. <https://doi.org/10.7202/057307ar>

COMPTES RENDUS

Gilles GALLICHAN, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Québec, Éditions Nota bene, 1998, 398 p.

Cet ouvrage rassemble les contributions d'un colloque qui s'est tenu sur François-Xavier Garneau à Québec en octobre 1995. Parce que l'œuvre de Garneau s'inscrit d'abord et avant tout au carrefour de l'univers littéraire et historiographique, on ne s'étonnera pas que l'ouvrage, divisé en trois parties, regroupe essentiellement des contributions de littéraires et d'historiens.

La première partie développe une série d'analyses contextuelles qui visent à reconstituer le dessein de Garneau dans son espace et dans son milieu socioculturel. Serge COURVILLE, Jean-Claude ROBERT et Normand SÉGUIN s'élèvent contre l'idée souvent répandue selon laquelle le Québec francophone du XIX^e siècle était une société fermée, repliée sur elle-même, se limitant presque exclusivement à pratiquer une agriculture traditionnelle. La montée de Montréal en tant que grand centre industriel au milieu du siècle vient, selon les auteurs, nuancer cette hypothèse. Dans un texte solidement documenté, Yvan LAMONDE met l'accent sur le libéralisme de Garneau et sa référence aux expériences « nationalistes » étrangères. Garneau, écrit-il, « continue à attendre beaucoup de l'Angleterre et de lord Durham en dépit de la déception causée par les résolutions de Russell de 1837 ou de l'Union. L'explication des événements de 1837 et de 1840 se trouve d'abord et avant tout à Londres plutôt que dans les tensions ethniques dans la colonie ; comme Papineau, Garneau explique le blocage de la situation coloniale « par le jeu de l'organisation d'un pouvoir qui exacerbe ces tensions ». Sur le plan politique, comme le montre Lamonde, Garneau n'est aucunement attiré par les idées républicaines américaines, il opte plutôt pour « des institutions, une langue et des lois sous l'égide de l'Angleterre et de la liberté ». Ainsi, il regarde la France « avec des yeux britanniques et y voit un régime de type britannique mal adapté, car la royauté,

l'aristocratie et la liberté n'y ont plus ou pas encore de racines comme en Angleterre ou aux États-Unis » (p. 77). De par les vues nouvelles qu'il propose sur la philosophie politique de Garneau, le texte de Lamonde doit certes être considéré comme le plus important de cette partie de l'ouvrage. D'un point de vue historiographique, Marc LEBEL rappelle que Garneau fut membre de nombreuses sociétés savantes, dont la société de discussions de Québec qui lui sert de tribune pour exposer les grandes lignes de son *Histoire du Canada*. Le texte de Pierre RAJOTTE, qui est essentiellement biographique, vient achever cette partie de l'ouvrage en examinant un genre littéraire particulièrement en vogue à l'époque, celui du récit de voyage.

La deuxième partie de l'ouvrage, qui porte plus spécifiquement sur l'œuvre d'historien de Garneau, renferme plusieurs contributions fécondes. Elle s'ouvre avec un texte de Jean-Paul BERNARD, « La réplique de Garneau à Lord Durham : peuple sans histoire ou sans avenir ? », dans lequel il discute, plus spécifiquement, de la vision de l'histoire de Garneau et de lord Durham. Tandis que Durham propose de « mettre fin à une histoire, et en commencer une autre », Garneau écrit précisément dans le but de disqualifier l'histoire qui est en train de se faire et « qui lui apparaissait comme un recul » (p. 214-215). Le texte de Marc LEBEL, « François-Xavier Garneau et le caractère national des Canadiens », est fort riche et relève du domaine de l'histoire des idées. L'auteur soutient que l'œuvre de Garneau doit se comprendre et s'expliquer en grande partie dans le contexte intellectuel du milieu du XIX^e siècle où l'on tente fréquemment de définir la nation. Lebel explique que l'intérêt de Garneau pour l'étude du caractère national « n'est pas une lubie personnelle, encore moins une entreprise isolée et dépourvue de sens, mais plutôt une curiosité qu'il partage avec ses contemporains. Garneau est tout bonnement de son temps. Il écrit à une époque où la notion de caractère national touche peut-être son apogée en Occident » (p. 228). En appendice, on trouve deux textes peu connus de Garneau présentés à la Société de discussion en 1844 sur le caractère national des Canadiens français. Certains passages, dont celui-ci, sont d'une actualité saisissante : « Les Canadiens d'aujourd'hui, écrit Garneau, ne sont pas ceux d'autrefois ; leurs idées, leurs vues, leurs motifs d'ambition, leurs mœurs jusqu'à un certain point, ont éprouvé une transformation sans qu'ils aient cependant cessé un instant eux-mêmes de former un peuple distinct et spécial, sans avoir rien perdu du type national qu'ils tiennent de leur origine, et qu'à leur honneur ils ne cessent d'entourer de respect et de vénération » (p. 247). Maurice LEMIRE estime que Garneau avait deux objectifs en écrivant son *Histoire du Canada* : « d'abord réhabiliter les Canadiens à leurs propres yeux et ensuite, démontrer que la liberté en régime politique valait mieux que la coercition ». Garneau a la conviction profonde que les États-Unis sont un modèle à suivre quant à l'égalité entre les individus et les classes sociales, mais « l'objet de son histoire l'oblige à prendre parti contre les envahisseurs américains, non seulement sous le régime français, mais aussi sous le régime anglais » (p. 263-264). Du reste, Garneau voue une admiration entière au système anglais et il se montre particulièrement sévère vis-à-vis du système français qu'il juge trop centralisateur.

La dernière partie de l'ouvrage rassemble des textes qui discutent essentiellement de la littérature consacrée à l'œuvre de Garneau depuis plus d'un

siècle. Lucie ROBERT présente tout d'abord un texte érudit sur les biographies de Garneau. Elle montre comment les biographes de Garneau, de Casgrain à Bergeron en passant par Lanctôt, ont contribué à l'ériger au rang de figure nationale. On y apprend que Garneau est le premier intellectuel québécois à qui l'on a consacré une biographie intellectuelle : « il est la figure fondatrice du genre biographique au Québec » (p. 329). Le texte de Micheline CAMBRON, qui porte sur l'un des plus célèbres biographes de Garneau, le premier ministre Pierre-Joseph-Olivier CHAUVEAU, complète à merveille celui de Lucie Robert. Enfin, Stéphane STAPINSKY analyse les usages que fit Lionel Groulx de l'œuvre de Garneau. La lecture de Garneau proposée par Groulx est relativement nuancée : bien qu'il en reconnaisse d'emblée la grandeur et la portée, il ne peut s'empêcher de critiquer son libéralisme et en particulier les jugements qu'il porte sur les relations entre les pouvoirs civils et religieux sous le régime français. Mais comme le montre Stapinsky, l'influence de Garneau sur Groulx n'en demeure pas moins importante. Groulx se voyait lui-même comme l'héritier de Garneau.

En définitive, cet ouvrage, comme l'admet Yvan LAMONDE dans la postface, n'épuise pas tous les sujets concernant la vie et l'œuvre de Garneau. Comme tout ouvrage collectif, celui-ci a ses limites et est d'intérêt inégal. On peut déplorer que certains textes insistent beaucoup trop sur des questions anecdotiques ou biographiques. En revanche, des questions théoriques et méthodologiques d'importance ont été omises. Il est assez étonnant de ne pas trouver une étude comparée de l'œuvre de Garneau avec celle des historiens européens et américains de son temps. Sans doute aurait-il été intéressant de montrer par exemple comment l'œuvre de Garneau se veut une sorte de croisement entre la philosophie de l'histoire de THIERRY et le romantisme de MICHELET. Mais au total cet ouvrage collectif demeure fort utile. Au-delà d'une présentation de l'œuvre de Garneau, il propose un bilan des études « garnéliennes ». En ce sens, il rend un digne hommage à celui qui est désormais une figure nationale, et qui fut, ne l'oublions pas, le premier interprète sérieux de notre devenir collectif.

Robert LEROUX

*Faculté Saint-Jean,
Université d'Edmonton.*

Alain-G. GAGNON et Michel SARRA-BOURNET (dirs), *Duplessis : entre la Grande Noirceur et la société libérale*, Montréal, Éditions Québec/ Amérique, 1997, 390 p.

Cet ouvrage a le mérite de prouver sans peine la thèse qu'il fait sienne, à savoir la complexité de la période duplessiste, quoique le lecteur puisse toutefois se demander si cette complexité découle de la richesse infinie de cette période de notre histoire récente ou plus simplement de l'éclatement des paradigmes et de la pluralité des lectures historiques qui s'ensuit forcément. On a beau jeu de comparer